

A. VANESTE
10, rue de Valenciennes, Lille
ORFÈVRE
ARGENT ET JEWELRY
Bijoux et Orfèvrerie
Frais de port en plus
et un
Marché française

Journal de Roubaix

A. VANESTE
10, rue de Valenciennes, Lille
ORFÈVRE
ARGENT ET JEWELRY
Bijoux et Orfèvrerie
Frais de port en plus
et un
Marché française

Cinquante-quatrième année. — N° 178 ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue, à Roubaix DIMANCHE 27 JUIN 1909

ABONNEMENTS & ANNONCES
LE NUMÉRO 5 Centimes
ÉDITION DU MATIN
TOUS LES JOURS SIX et HUIT pages
LE NUMÉRO 5 Centimes
TARIF D'ABONNEMENTS

L'AFFAIRE D'ESPIONNAGE DE SAINT-ÉTIENNE

LE DRAPEAU VOLÉ

Les tambours et les clairons annonçaient la reprise de l'activité militaire. Le camp s'éveillait et dans la chaleur de ce matin d'été, les soldats, endormis à moitié, se réveillaient rapidement. Là-bas, dans l'Est, les rayons de feu du soleil levait illuminant l'horizon, Casablanca sortait de sa pénombre.

Soudain, un grand émoi se produisit et, comme une traînée de poudre, une étrange rumeur se répandit. On chuchotait et ce que l'on disait, faisait courir un frisson dans les esprits. Qu'était-il donc arrivé et pourquoi n'osait-on pas formuler plus nettement la cause de ce tapage ?

Pourquoi les uns haussaient-ils les épaules en signe d'incrédulité, tandis que les autres affirmaient la réalité du récit qui circulait de toute part ? Pourquoi ?

Ah ! C'est qu'une chose incroyable, inouïe, qui ne s'était jamais vue, venait de se produire. Il n'y avait plus aucun doute et l'on devait s'incliner douloureusement devant l'évidence :

Le drapeau du régiment avait disparu !

Et, avant que les soldats aient eu le temps de revenir de leur stupéur, le colonel se monta. Il avait le visage décomposé ; un rictus douloureux tordait sa bouche, son regard flamboyait.

— Où sont les hommes du peloton de garde ? Où est le porte-drapeau ? demanda-t-il d'une voix gutturale.

Et comme personne n'osait prendre la parole pour lui répondre, il s'adressa à un jeune officier qui accourait, apportant des nouvelles peut-être.

— Que savez-vous ?

— Rien de précis mon colonel.

— Avez-vous interrogé les factionnaires ?

— A l'instant même, mon colonel.

— Eh bien ?

— Ils restent muets... cependant...

— C'en est donc fini ?

— Je ne sais pas, mon colonel... ce que dit l'un d'eux est invraisemblable.

Le jeune lieutenant avait prononcé cette phrase très bas, espérant sans doute que son supérieur ne l'entendrait pas et voulant, en tous cas, se donner quelques secondes de répit.

Pouvait-il répéter les singulières affirmations du factionnaire et se faire l'écho de ces suppositions étranges, de ces réticences irrespectueuses ?

Il le fallait cependant, car cet homme était affirmatif. Il assurait qu'il avait vu une femme entrer dans la tente du colonel... qu'il n'avait pas osé l'arrêter au passage, se figurant qu'elle était attendue ; puis que, peu après, cette femme était sortie avec précipitation et avait disparu. Néanmoins il avait pu voir que ce n'était pas une Arabe, mais une Européenne, une belle dame, ressemblant à celles qui prodiguent leur soins aux blessés.

Et le lieutenant, abasourdi par ce récit, était entré sous la tente de son chef. Il voulait savoir.

Ce qui frappa d'abord son regard, ce fut la hampe du drapeau, qui gisait à terre. Mais, de la glorieuse soie tricolore qui avait flotté sur des champs de bataille et qui, percée en maints endroits, miroitait la veille encore sous les rayons du soleil, il n'était plus qu'une loque informe, triste débris du fier emblème de la Patrie. Des hommes avaient vécu à l'ombre de ce cher drapeau, d'autres étaient morts pour lui et voilà ce qu'il en restait.

D'une main respectueuse, l'officier avait relevé la hampe et était accouru près de son colonel.

Maintenant il devait raconter le récit étrange du soldat : il devait dénoncer cette femme aperçue par le factionnaire... il cherchait les expressions qu'il allait employer pour dire tout, sans mécontenter son chef. Il ne trouvait pas. Enfin, brusquement, il se décida et parla de suite de celle qui avait été vue.

D'un mot, le colonel l'arrêta :

— Comment... une femme ?

— Oui, mon colonel.

— Une Arabe, sans doute, venue pour voler et vendre ensuite son butin à quelque caïd marocain.

— Non, mon colonel, il ne s'agit pas d'une Arabe... Le factionnaire assure qu'il s'agit d'une Française... Peut-être même une dame de la Croix-Rouge.

Le colonel, stupéfait, réfléchit une minute à peine, puis, prenant subitement un parti :

— Allons à l'infirmerie, dit-il, je veux faire une enquête moi-même. Venez, lieutenant, puisque l'on parle d'une dame de la Croix-Rouge, nous saurons quelque chose là-bas.

Et les deux officiers se dirigèrent à grand pas vers l'hôpital provisoire du camp.

Ils venaient d'entrer dans l'immense salle et s'étonnaient avec précaution, douloureusement impressionnés par la vue de tous ces malheureux dont les soupirs d'angoisse et les plaintes étouffées perçaient le silence, lorsqu'ils s'arrêtèrent brusquement.

Là, sur un lit d'hôpital, enveloppé dans le drapeau du régiment, ils apercevaient le malheureux lieutenant de Neigise, blessé quelques jours auparavant, ils le reconnaissaient et comprenaient hélas ! qu'il venait de rendre le dernier soupir.

Toutes les dames de la Croix-Rouge étaient agenouillées autour du misérable grabat funèbre. Seule une jeune fille d'une beauté éblouissante, se tenait debout près du lit. Sa pâleur était extrême, ses paupières battaient, des frissons agitaient son corps frêle, mais elle ne pleurait pas.

Elle regardait fixement celui qui venait d'expirer, elle ne voyait que lui et semblait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle.

— C'est Mademoiselle Mornier, murmura le jeune lieutenant à l'oreille de son chef, elle était fiancée à mon pauvre camarade.

— Ah ! fit simplement le colonel.

Une longue minute passa ainsi solennelle comme la mort elle-même. Mademoiselle Mornier, lentement, tourna la tête et aperçut les deux officiers. Elle fit un geste d'effroi, comprenant leur démarcation. Mais aussitôt se ressaisissant, elle vint couramment à eux. Elle était si belle ainsi, si poignante en sa douleur contenue, que le colonel leva les deux mains pour retenir l'aveu qu'il désirait et ne pas entendre la pénible confession.

Mais ce geste ne l'arrêta pas. La jeune fille voulait parler, elle entendait revendiquer son acte.

— Colonel, dit-elle d'une voix grave qu'elle s'efforçait de raffermir, je suis seule coupable, n'accusez que moi... J'ai senti pour arriver jusqu'à votre tente... J'ai eu un stratagème indigne de vous et de moi pour voler le drapeau de votre régiment, pardonnez-moi.

— J'arrête soufflant, puis ajouta :

— J'étais fiancée au lieutenant de Neigise, pendant trois jours je l'ai soigné, j'ai disputé à la mort, je ne l'ai pas quitté... J'avais voulu suspendre le temps, retarder l'heure. A minuit, il m'a appelée... J'étais là, il me regardait et me voyait plus... il me prenait pour un de ses camarades.

Le drapeau... le drapeau, disait-il, les yeux brillants de fièvre, va le chercher... je le veux, il apaisera ma souffrance... Il me sauvera... Il me guérira.

Alors, folle de douleur, je suis partie... pour passer, j'ai menti, et c'est ainsi que j'ai pu m'introduire sous votre tente. Aussitôt j'ai saisi le drapeau ; mais je ne pouvais fuir avec lui... Alors, j'ai arraché et coupé cette sublime relique et je suis revenue en toute hâte, la déposer entre ses mains crispées.

Mademoiselle Mornier s'arrêta à nouveau pour refouler ses larmes, puis elle reprit en tremblant :

— Il est mort en serrant son cher drapeau sur son cœur... c'est lui qui a adouci ses dernières minutes.

Les deux officiers émus baissèrent la tête, respectant par leur silence cette grande douleur.

— Mais la jeune fille n'avait pas encore terminé sa tâche.

— Colonel, dit-elle, permettez-moi de prendre un morceau de cette glorieuse étoffe... Permettez-moi de l'ensevelir avec lui... Je vous le demande en son nom... Je vous imploré à genoux.

Et, comprenant que sa prière était exaucée, Mademoiselle Mornier arracha quelques brins à la soie tricolore et les déposa pieusement sur la poitrine de celui qui était mort pour la France.

Félicien NAEL.

Un Réquisitoire

M. Jaurès a prononcé vendredi, devant la Chambre des députés, un virulent réquisitoire contre le cabinet Clemenceau. Le brillant leader socialiste se fit-il quelque illusion sur le verdict que prononceraient nos parlementaires ? J'imagine qu'il n'est point assez naïf, — lui, l'un des vieux routiers de la politique, — pour espérer un résultat quelconque.

Mais ce discours est à retenir, car il est plus qu'un banal incident de la lutte engagée par M. Jaurès contre M. Clemenceau, pour M. Cambes. M. Jaurès y a fait des déclarations sensationnelles qui méritent d'être retenues.

Depuis qu'elle est au pouvoir, nous a-t-il déclaré, la majorité radicale n'a rien fait pour le pays, elle n'a rien fait pour l'ouvrier, l'aveu à sa valeur, tombant d'une telle bouche ; et le fait est que si l'on a beaucoup discuté, si l'on a fait aboutir le rachat de l'Ouest, si l'on a élaboré un projet d'impôt sur le revenu dont le vote définitif sera en tout cas fort éloigné, on n'a pas su réaliser les réformes utiles, nécessaires pour le bien du travailleur, pour l'amélioration matérielle et morale du sort de la démocratie.

Mais M. Jaurès n'est-il pas injuste, quand il adresse ces reproches au gouvernement ? Sans doute, celui-ci en a sa part, mais il aurait pu, avec autant de vérité, s'en prendre à lui-même et à ses amis. Les socialistes, même les plus farouches, s'ils ont refusé de siéger à la députation des gauches et s'ils proclament avec force leur indépendance, ne sont-ils pas les fermes soutiens du ministère et ne votent-ils pas constamment avec la majorité ? Ne partagent-ils pas entièrement la responsabilité du mal qu'ils dénoncent aujourd'hui ? C'est le procès du bloc, de ses idées mesquines et sectaires, de ses vues étroites et bornées, que le rhéteur élégant, mais imprécis, qu'est M. Jaurès, a plaqué vendredi... Il s'est trompé de termes, et lui aussi, a joué sur les mots.

Le parti socialiste supporte comme les autres groupes de la majorité le poids de ces fautes ; cela est certain que les attaques de son chef n'ont d'autre but que le rétablissement du comble.

Ah ! le beau temps, où M. Cambes ne songeait qu'à la lutte antireligieuse, ne poursuivait que des moines et des curés, ne rêvait que fiches et délations ! Le beau temps où personne dans la

LE CINQUANTAIRE DE SOLFÉRINO

Les fêtes franco-italiennes à Paris. --- L'arrivée des vétérans italiens

Chapelle érigée en souvenir des soldats tombés pendant la bataille de Solferino (24 juin 1859)

Dans le chœur, derrière l'autel, les ordres de tous les soldats des deux armées, indistinctement, tombés sur le champ de bataille

L'arrivée des vétérans italiens

Paris, 26 juin. — Les vétérans italiens, qui viennent assister à la cérémonie commémorative de la bataille de Solferino, sont arrivés samedi après-midi par le train de deux heures vingt, à la gare de Lyon. Ils étaient accompagnés de M. Rinaudo, conseiller municipal, délégué de la ville de Turin, et de la délégation de Coni ayant à sa tête le maire, M. Fresia.

A l'arrivée du train, la musique du 31^e de ligne, précédée par le quatuor d'arrivés, a joué la « Marsaillaise » et l'hymne italien, tandis que la foule poussait des acclamations.

Les délégués italiens ont été reçus par MM. Beaquier, président de la Ligue franco-italienne ; Raquet, secrétaire général, et les membres du comité. M. Sansbottu leur a souhaité la bienvenue au nom des vétérans français.

Plusieurs officiers du 76^e de ligne, qui attendaient à la gare les vétérans italiens, les ont conduits aux Invalides où ils seront logés durant leur séjour à Paris. Les spectateurs, très nombreux dans la cour et aux abords de la gare, ont fait une chaleureuse ovation aux délégués italiens.

Echange de télégrammes

La chambre de commerce de Paris, a reçu de

CHRONIQUE FÉMININE

L'Enseignement Ménager

Cet hiver, M. Cheysson, membre de l'Institut, a fait une brillante conférence pour démontrer l'utilité qu'il y aurait à instaurer des cours d'enseignement ménager, non seulement pour les jeunes filles appartenant à la classe laborieuse, mais encore pour celles de condition élevée.

On commencerait donc à sentir, en France, la nécessité de former la femme aux devoirs de la vie.

Dans l'éducation de l'enfant et de la jeune fille, nous trouvons naturel de consacrer des années à la culture des arts d'agrément, ainsi nommés, je suppose, parce que la femme se donne l'agrément de ne plus les pratiquer dès qu'elle a franchi le seuil du foyer conjugal, ce en quoi d'ailleurs elle a tort.

Combien nous sommes peu logiques de laisser nos jeunes filles dans l'ignorance complète de ce qui constituera pour elle les devoirs quotidiens.

L'ouvrière souvent, a été élevée par une mère qui fréquente l'atelier et qui ne connaît de la science du ménage que ce qu'elle devrait ignorer ; elle sait dépenser, elle ignore les moyens d'économiser, en développant le bien-être.

Quelles leçons une telle mère peut-elle donner à sa fille ? Celle-ci se marie sans avoir la première idée de ses responsabilités et de ses devoirs.

Elle ignore tout des soins du ménage, de l'art de cuisiner, d'orner sa maison, d'entretenir le linge et les vêtements, de doubler la durée des choses par le soin attentif d'un œil exercé.

Au lieu de la former à la prévoyance, de lui inculquer des principes d'hygiène, d'économie domestique, on l'abandonne souvent à elle-même, aux lectures de son choix.

On l'élève dans les vieux errements, dans les théories fausses, surannées, qui font de certaines négligences une vertu.

Quelques heures passées chaque semaine à l'école ménagère seraient pour elle la leçon des choses de la vie.

Cette leçon, elle l'apprendra au détriment de la santé, du bonheur, de la joie, et de l'avenir de la famille, si elle doit l'apprendre seule.

Ce n'est pas seulement l'ouvrière qui se forme, il faut former toutes les jeunes filles, à quelque condition, à quelque famille, à quelque situation de fortune qu'elles appartiennent.

Si la jeune femme a l'espoir de commander à un personnel qui se chargera des soins du ménage, elle doit savoir diriger son intérieur avec méthode, elle doit compter, former ses domestiques à l'économie, à la propreté.

Elle doit pouvoir, à la rigueur, exécuter les travaux féminins qu'elle ordonne. On sentira bien vite autour d'elle qu'elle possède la science du ménage, elle n'en sera que mieux servie, mieux obéie. Si les jeunes femmes sont si souvent injustes pour ceux qui les servent, c'est à cause de leur ignorance complète de la science ménagère.

La mère, souvent, n'a d'autre ambition que d'épargner à sa fille tout souci de l'intérieur. Elle en fait une poupée qu'elle gâte, qu'elle choisit, et à qui elle laisse tout ignorer de la science de vivre, d'aimer, de souffrir.

Selon que la femme est préparée ou non aux devoirs du foyer, elle est la providence de la famille ou son mauvais génie.

L'enseignement ménager tient au rôle de la famille dans la société. L'esprit de la société sera donc celui des familles.

Certes, le rôle du père est prépondérant, mais si son autorité s'exerce d'une façon générale, elle ne s'exerce bien que si elle est respectée par la femme.

Il importe donc que l'homme soit aidé dans la vie par une femme dont la valeur morale et la science pratique doubleront ses moyens d'action.

Le bien-être du foyer n'est pas proportionné à ses ressources, il est proportionné aux vertus de la femme.

L'homme qui a peiné tout le jour et qui rentre le soir dans un intérieur ordonné, où il est attendu par des enfants soignés et groupés autour d'une table bien servie, oublie les tristesses et les déboires de la journée. C'est la joie, le réconfort, la poésie après le rude labeur.

Si au contraire, le mari désemparé ne trouve que tristesses à son foyer, il prend le chemin du cabaret ; là il trouve des figures épanouies, un bon feu, une parole aimable.

L'homme dont la femme est une utilité au point de vue économique et pratique, peut décupler ses moyens d'action et sa fortune, il ne pourra jamais égarer, comme résultat, l'insouciance, la nonchalance, la négligence de la femme. Il faut donc, de toute nécessité, former la femme aux devoirs les plus élémentaires, qui sont d'ailleurs les devoirs essentiels.

Conduire une maison, couper un vêtement, faire une soupe, un ragout, cuire un rôti, composer un menu proportionné au budget, faire un lit, ranger une armoire, acheter du beurre, connaître le prix des choses, le nom des plantes, les propriétés des légumes, tout cela constitue une science qui devrait s'apprendre dans toutes les écoles.

Toutes les jeunes filles devraient être contraintes de suivre un cours d'enseignement ménager, à quelque condition sociale qu'elles appartiennent.

En Belgique, on a fondé partout des écoles ménagères qui donnent des résultats surprenants. A Roubaix et à Tourcoing, quelques initiatives généreuses ont fondé des cours qui suivent régulièrement les jeunes filles sages en boy

BULLETIN

26 juin.

M. Fallières a rejeté le pourvoi des trois Arabes qui, le 16 septembre 1906, assassinèrent, à Bousset (province d'Oran), un inspecteur des forêts et un brigadier.

Les laids et garçons d'écurie se sont engagés à ne point troubler la course du Grand-Prix de Paris, qui se court dimanche.

L'enquête sur l'arrestation du citoyen Marek, trésorier de la C. G. T., à Rouen, ordonnée par M. Briand, est terminée. On n'en connaît pas encore les conclusions.

Le premier grand-prix de Rome pour la musique a été décerné à M. Mazillier, de Toulouse.

Coup de grève dans une mine près Cordoue : Onze morts, six blessés.

Guillaume II a eu une longue entrevue, à Kiel, avec le chancelier Von Bulo.

INFORMATIONS

A la société centrale des architectes

Paris, 26 juin. — Cet après-midi a eu lieu, à l'école des Beaux-Arts, la distribution solennelle des récompenses décernées par la Société centrale des architectes français.

M. Dujardin-Beaumez, sous-secrétaire d'Etat, président.

La médaille d'honneur (fondation Guérinet 1835) a été attribuée à M. Paul Mialhe, architecte, à Bordeaux.

Les associations des anciens élèves des écoles commerciales

Paris, 26 juin. — L'Union des associations des anciens élèves des écoles supérieures de commerce a choisi pour président, M. Paul Delombré.

Un député blessé par une automobile

Paris, 26 juin. — M. Foy, député d'Indre-et-Loire, allait de Paris à Tours dans une voiture automobile, lorsqu'elle s'est retournée sur elle-même.

M. Foy a été fortement contusionné.

Mordu par une vipère à Yvelingaux

Yvelingaux, 26 juin. — Le nommé Malleya, âgé de 13 ans, domestique au village de Contrec, commune de Beaux, traversait une prairie les pieds nus lorsqu'une énorme vipère le mordit au talon droit.

Le jeune homme est mort dans d'horribles souffrances.

Le congrès international littéraire

Copenhague, 26 juin. — Le Congrès de l'Association internationale littéraire et artistique a été clos aujourd'hui.

Le prochain congrès aura lieu en 1910, à Athènes.

Nouveau ministre turc

Constantinople, 26 juin. — Djavid bey, a accepté le portefeuille des finances.

Manifestations italiennes à Trieste

Trieste, 26 juin. — Les Italiens, qui ont triomphé dans les élections administratives, ont fêté leur triomphe par de nombreuses manifestations. Apercevant à une fenêtre du palais du gouverneur l'archiduc François-Sauveur, ils se mirent à chanter l'hymne tridentiste de Garibaldi.

CHOSSES ET AUTRES

— Quel garçon bien élevé que le petit chosse.

— Oui, il est tellement poli qu'il se croit toujours obligé de vous manquer de respect.

— Dites donc, votre frère se marie. Comment est sa fiancée ?

— Très bien faite.

Vraiment, elle est si belle que ça...

LES EXÉCUTIONS CAPITALES vont recommencer

Trois Arabes vont être guillotins non loin d'Oran

Paris, 26 juin. — Le président de la République vient de commuer en la peine des travaux forcés à perpétuité la peine de mort prononcée contre Vallet, condamné par la cour d'assises d'Indre-et-Loire pour assassinat, Kennel, condamné par la cour d'assises de la Seine, pour le crime d'Antony, Belot, condamné par la cour d'assises de l'Orne, pour meurtre et vol.

Comme il le fait depuis quelques temps, M. Fallières motive ces meurtres gracieux : pour les deux premiers, le jury avait formulé un recours en grâce ; pour Belot, la grâce est accordée sur avis conforme des magistrats.

Par contre, le président de la République a rejeté les demandes en grâce formulées en faveur de trois indigènes condamnés à mort par la cour d'assises d'Alger pour avoir assassiné l'inspecteur des forêts Dubois et le brigadier Barbier.

D'ailleurs, le bourreau d'Alger, Lapeyre, est parti, ainsi que les bois de justice, pour le village de Besset, où aura lieu la triple exécution.



CHRONIQUE FÉMININE

L'Enseignement Ménager

Cet hiver, M. Cheysson, membre de l'Institut, a fait une brillante conférence pour démontrer l'utilité qu'il y aurait à instaurer des cours d'enseignement ménager, non seulement pour les jeunes filles appartenant à la classe laborieuse, mais encore pour celles de condition élevée.

On commencerait donc à sentir, en France, la nécessité de former la femme aux devoirs de la vie.

Dans l'éducation de l'enfant et de la jeune fille, nous trouvons naturel de consacrer des années à la culture des arts d'agrément, ainsi nommés, je suppose, parce que la femme se donne l'agrément de ne plus les pratiquer dès qu'elle a franchi le seuil du foyer conjugal, ce en quoi d'ailleurs elle a tort.

Combien nous sommes peu logiques de laisser nos jeunes filles dans l'ignorance complète de ce qui constituera pour elle les devoirs quotidiens.

L'ouvrière souvent, a été élevée par une mère qui fréquente l'atelier et qui ne connaît de la science du ménage que ce qu'elle devrait ignorer ; elle sait dépenser, elle ignore les moyens d'économiser, en développant le bien-être.

Quelles leçons une telle mère peut-elle donner à sa fille ? Celle-ci se marie sans avoir la première idée de ses responsabilités et de ses devoirs.

Elle ignore tout des soins du ménage, de l'art de cuisiner, d'orner sa maison, d'entretenir le linge et les vêtements, de doubler la durée des choses par le soin attentif d'un œil exercé.

Au lieu de la former à la prévoyance, de lui inculquer des principes d'hygiène, d'économie domestique, on l'abandonne souvent à elle-même, aux lectures de son choix.

On l'élève dans les vieux errements, dans les théories fausses, surannées, qui font de certaines négligences une vertu.

Quelques heures passées chaque semaine à l'école ménagère seraient pour elle la leçon des choses de la vie.

Cette leçon, elle l'apprendra au détriment de la santé, du bonheur, de la joie, et de l'avenir de la famille, si elle doit l'apprendre seule.

Ce n'est pas seulement l'ouvrière qui se forme, il faut former toutes les jeunes filles, à quelque condition, à quelque famille, à quelque situation de fortune qu'elles appartiennent.

Si la jeune femme a l'espoir de commander à un personnel qui se chargera des soins du ménage, elle doit savoir diriger son intérieur avec méthode, elle doit compter, former ses domestiques à l'économie, à la propreté.

Elle doit pouvoir, à la rigueur, exécuter les travaux féminins qu'elle ordonne. On sentira bien vite autour d'elle qu'elle possède la science du ménage, elle n'en sera que mieux servie, mieux obéie. Si les jeunes femmes sont si souvent injustes pour ceux qui les servent, c'est à cause de leur ignorance complète de la science ménagère.

La mère, souvent, n'a d'autre ambition que d'épargner à sa fille tout souci de l'intérieur. Elle en fait une poupée qu'elle gâte, qu'elle choisit, et à qui elle laisse tout ignorer de la science de vivre, d'aimer, de souffrir.

Selon que la femme est préparée ou non aux devoirs du foyer, elle est la providence de la famille ou son mauvais génie.

L'enseignement ménager tient au rôle de la famille dans la société. L'esprit de la société sera donc celui des familles.

Certes, le rôle du père est prépondérant, mais si son autorité s'exerce d'une façon générale, elle ne s'exerce bien que si elle est respectée par la femme.

Il importe donc que l'homme soit aidé dans la vie par une femme dont la valeur morale et la science pratique doubleront ses moyens d'action.

Le bien-être du foyer n'est pas proportionné à ses ressources, il est proportionné aux vertus de la femme.

L'homme qui a peiné tout le jour et qui rentre le soir dans un intérieur ordonné, où il est attendu par des enfants soignés et groupés autour d'une table bien servie, oublie les tristesses et les déboires de la journée. C'est la joie, le réconfort, la poésie après le rude labeur.

Si au contraire, le mari désemparé ne trouve que tristesses à son foyer, il prend le chemin du cabaret ; là il trouve des figures épanouies, un bon feu, une parole aimable.

L'homme dont la femme est une utilité au point de vue économique et pratique, peut décupler ses moyens d'action et sa fortune, il ne pourra jamais égarer, comme résultat, l'insouciance, la nonchalance, la négligence de la femme. Il faut donc, de toute nécessité, former la femme aux devoirs les plus élémentaires, qui sont d'ailleurs les devoirs essentiels.

Conduire une maison, couper un vêtement, faire une soupe, un ragout, cuire un rôti, composer un menu proportionné au budget, faire un lit, ranger une armoire, acheter du beurre, connaître le prix des choses, le nom des plantes, les propriétés des légumes, tout cela constitue une science qui devrait s'apprendre dans toutes les écoles.

Toutes les jeunes filles devraient être contraintes de suivre un cours d'enseignement ménager, à quelque condition sociale qu'elles appartiennent.

En Belgique, on a fondé partout des écoles ménagères qui donnent des résultats surprenants. A Roubaix et à Tourcoing, quelques initiatives généreuses ont fondé des cours qui suivent régulièrement les jeunes filles sages en boy